

PLUME DE NATURALISTES



La nature en littérature



© Michel BARATAUD

Une rubrique du recueil annuel **numéro 6**
déc. 2022

SOMMAIRE

Sylvain TESSON.

Géographie de l'instant.

présenté par : Michel Barataud

p. 285

Maurice GENEVOIX.

La forêt perdue.

présenté par : Michel Barataud

p. 287

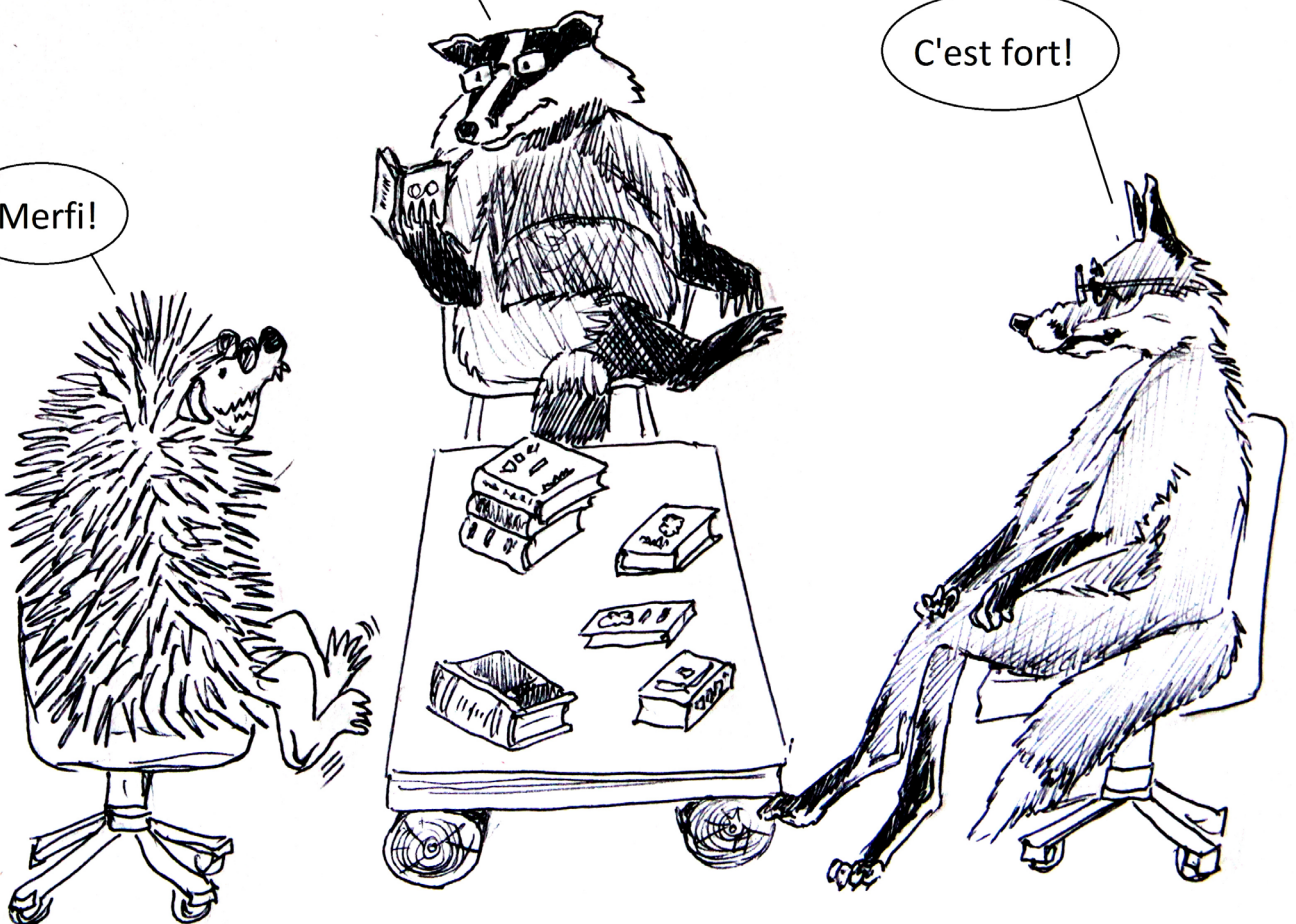
...et là, page 64, cette phrase glaçante: "Alors, allongé sur le macadam, je vis foncer vers moi, les deux soleils de la nuit."

C'est terrible!

Prenez un chewing-gum !

Merfi!

C'est fort!



Géographie de l'instant

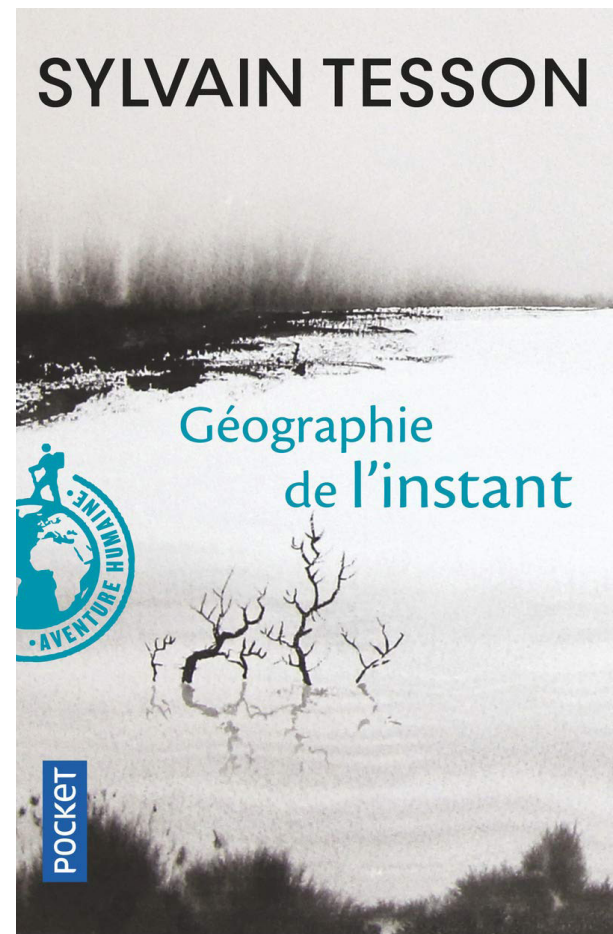
de Sylvain TESSON

Par Michel Barataud

Avril 2008. Le savant et le poète. « En 1817, dans Rome, Naples et Florence, Stendhal écrit : « Je bénis le ciel de n'être pas savant : ces amas de rochers entassés m'ont donné ce matin une émotion assez vive... Si j'avais les moindres connaissances en météorologie, je ne trouverais pas tant de plaisir certains jours, à voir courir les nuages et à jouir des palais magnifiques ou des monstres immenses qu'ils figurent à mon imagination... » Je ne me range pas à cet avis. Je ne crois pas que la connaissance assèche le regard poétique, ni que le savoir entrave les élans de l'âme. Je ne vois pas en quoi le pâtre ignorant entendrait mieux que le professeur le chant de la nature. Goethe qui connaissait la météorologie (et la minéralogie et la botanique et la géomorphologie...) se pâme-t-il moins que Stendhal devant les paysages italiens malgré la compréhension qu'il possède de leur ordonnancement ? Et Fabre ? Son écrasante compétence entomologique l'empêchait-il de s'émerveiller du chatoiement des cicindèles ? Il y a de la jouissance à savoir que les forces tectoniques ont soulevé les sédimentations des mers et propulsé les nappes de charriage à la périphérie des bassins sous la pression des batholites. Il y a de l'excitation à embrasser par l'esprit les mécanismes climatiques et à

comprendre que la pluie rend à la terre ce que le ciel lui avait pompé. Il y a une élégance à prononcer au fur et à mesure qu'on les reconnaît le nom des fleurs, des oiseaux et des formes du relief. Je comprendrais que le savant déplore de n'être pas assez poète. J'entends mal que le poète se réjouisse de n'être pas savant ».

Sylvain TESSON. 2014. *Géographie de l'instant*. Pocket, Paris. 416 p.



« Qu'est-ce qu'un bloc-notes ? Un herbier. » écrit Sylvain Tesson dans l'Avant-propos de son livre. « Sur le chemin, on cueille une aimable vision, dans un livre, on rafle une pensée. [...] De l'harmonisation de ces instantanés jaillira une géographie de l'instant ».

Un simple journal devient un objet de littérature sous la plume de Tesson ; que ce soit sur le mode de la critique des actualités quotidiennes, de l'aphorisme humoristique ou du registre philosophique, le style est incomparable par l'entremêlement d'une vivacité moderne et d'un vocabulaire digne du romantisme du XIX^e.

Cet homme est un voyageur ; il arpente les géographies de la Terre, des sociétés humaines, des littératures avec un sens de l'observation acéré. Nous nous régalaons de ces récits de voyages épiques et profonds. Les bloc-notes qu'il publie sont plus encore un miroir aux multiples facettes : se croisent un reflet assez précis des pensées de l'auteur, l'illustration des vertus et travers de nos semblables à travers l'histoire en marche, et des images d'une nature qui fascine l'auteur sans doute depuis toujours, même s'il a confié plus récemment qu'avant sa rencontre avec Vincent Munier, il la traversait plus qu'il ne la scrutait.

La nature est en effet un sujet d'attention récurrent dans cette Géographie de l'instant. Amoureux des livres, Sylvain Tesson la guette chez Charles Darwin, Ernst Jünger, Jean-Henri Fabre, Goethe, François Terrasson, Francis Hallé, Jacques Delamain, Jules Renard... jusqu'à des ouvrages qui nous sont très familiers : « Pour ma part, j'ai trouvé quoi lire au bord de la mer : j'emporte un livre sur les oiseaux, les plantes et les insectes littoraux. Ceux de la collection des « Guides du naturaliste » de Delachaux et Niestlé sont merveilleusement édités. Ne pas confondre naturaliste et naturaliste : le

naturaliste n'a rien à cacher, le naturaliste a tout à découvrir. ».

Emerveillé mais lucide, Tesson ne fait pas partie des optimistes qui croient en une brusque révolution comportementale ou une technologie salvatrice pour enrayer notre emprise sur la nature. La course est trop folle, « l'inertie cinétique » de la bête humaine dépassant le désespoir de Zola. Les commentaires agacés sur notre croissance vorace invitent à une fuite que notre démographie rend illusoire.

Mais nous retrouvons aussi au fil des pages des incantations vibrantes (« Quand oserons-nous déclarer notre amour à la Nature pour elle-même, sa beauté et non pour les fruits qu'elle nous procure ? Quand serons-nous prêts à sanctuariser, à la surface de la planète, d'immenses cathédrales sauvages, préservées de l'homme ? Dans les sociétés du progrès, interdire à l'Homme des espaces naturels passe pour un grave manquement à la civilisation »). L'ensemble résonne de ce paradoxe qui nous anime si souvent : la perte d'espoir mais la survivance de la foi.

Cela fait un bien fou de croiser nos propres pensées au détour du talent d'un autre ; d'autant que la diversité des sujets, du plus léger au plus grave, du plus poétique au plus trivial, nous ouvre de nombreuses fenêtres d'affût sur ce monde. Si ce n'était notre respect compréhensif de l'amour que voue l'auteur à la solitude, nous serions tentés de le côtoyer en camarade, juste pour ajouter une étincelle à cet indicible et brûlante jubilation à se sentir frère d'une autre âme humaine. Mais après tout, tenir le livre c'est un peu tenir le bonhomme. Laissons-lui le mot de la fin : « L'enjeu de la préservation de la Nature ne se réduit pas à l'impératif d'assurer la survie de la race humaine. Il touche au désir profond de sauvegarder la possibilité d'une vie sauvage ».

La forêt perdue

de Maurice GENEVOIX

Par Michel Barataud

« *Imaginez deux mondes accolés lisière à lisière, qui se touchent, mais rien de plus ; ni amis ni ennemis, étrangers.*

D'un côté notre plaine à nous, les hommes.

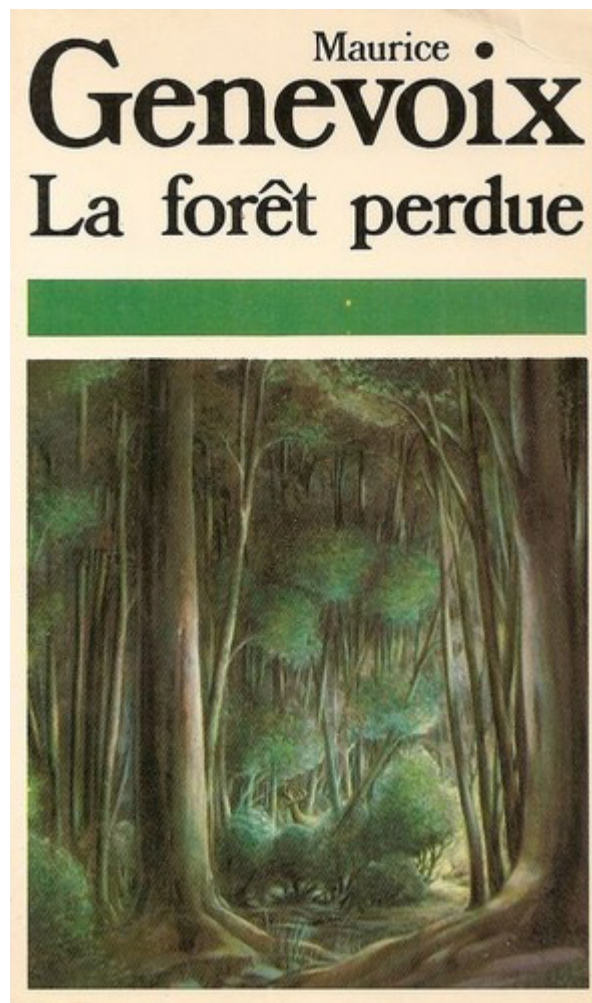
Et bord à bord, mais de l'autre côté, la forêt.

Pas une forêt, la forêt. [...]

Il n'y entrait, n'y passait personne. C'était seulement la forêt, je vous dis, la plus vraie, qui vivait sa vie hors des hommes dans ses lointaines profondeurs d'arbres, avec toutes ses créatures, depuis les mouchérons des mares jusqu'aux grands vieux dix cors des hardes, et qui gardait tous ses secrets.

Aujourd'hui, çà nous semble impossible. Qui vit auprès de la forêt vit aussi de la forêt. [...] Mais en ces temps dont je vous parle, c'était mille fois plus séparé. [...]

Mais il y avait les chasseurs.»



Maurice GENEVOIX. 1967.
La forêt perdue.
Plon, Paris. 221 p.

Presque trente ans après *La dernière harde* (1938), à 77 ans, Maurice Genevoix glisse dans ce roman la quintessence de sa pensée sublimée sur la relation complexe de l'Homme avec la nature en général, et avec la forêt en particulier.

Il confie¹ à propos de ce livre : « *Il arrive, au soir de sa vie, que l'on se laisse à expliquer davantage, que l'on cède à certaines complaisances envers ce que l'on croit être une sagesse, que l'on appuie, dans un désir de partager, sur le « message » porté par un des derniers livres, une dernière « bouteille à la mer ».*

La forêt est le personnage central. Même si d'autres lecteurs, peut-être trop versés dans la psychanalyse autocentrée, y ont vu « *tout naturellement un éclairage freudien de nos sombres racines sauvages qui nous attirent irrésistiblement et que nous souhaitons détruire*¹ », je n'y vois pour ma part d'autre symbole que – excusez du peu ! – celui du paradis perdu ; de ce temps où il existait une nature intouchée, qui nous enrichissait par sa seule existence « *de l'autre côté de notre monde* ».

Si aucun de ses habitants n'est négligé dans les descriptions et les actions, le grand cerf, comme toujours chez Genevoix, incarne l'âme de la sylve sauvage.

Le personnage énigmatique, vaporeux, respecté de Waudru, est la conscience humaine gardienne de la lisière, un passeur entre les deux mondes, celui de la forêt et celui des hommes. Comment ne pas se reconnaître en lui ? Il est tel que nous rêvons d'être.

Les autres personnages humains prennent les différents habits d'une partie de la société du Moyen-Âge, mais il suffit de peu d'imagination pour transposer au temps

¹ interview en préface de l'édition de 1971 chez Rombaldi, Paris, et en postface de l'édition de 1996 chez GF-Flammarion, Paris.

présent : la sagesse de la vieillesse du seigneur Abdon ; la fougue avide mais honnête de son fils Bonavent ; l'innocence de l'enfance, la vigueur sensible de l'adolescence puis l'intuition généreuse de la femme avec sa fille Florie ; le désir de possession, masculin dans sa quête violente, du piqueux La Brisée.

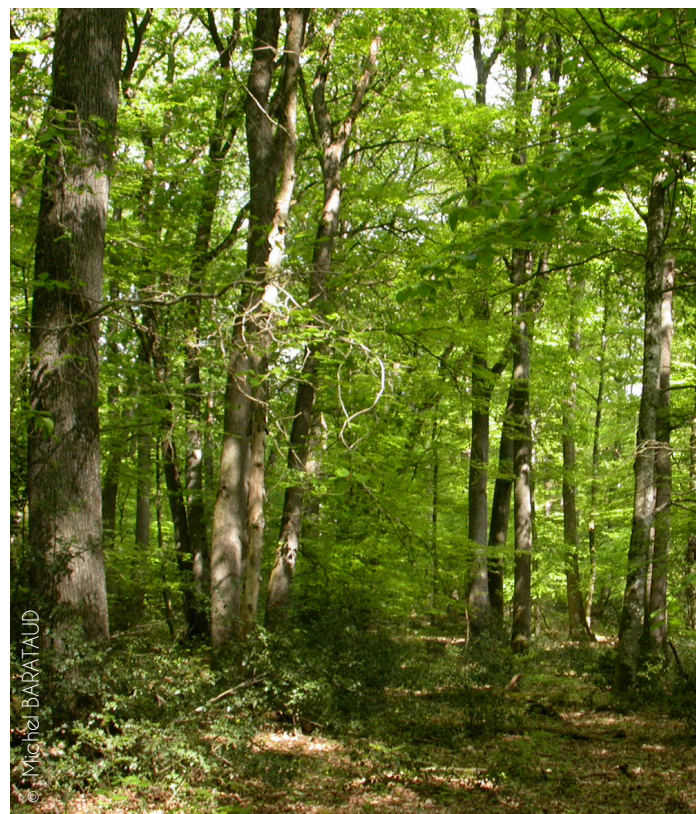
Ce livre est écrit comme un conte.

Mais ne vous fiez pas au ton onirique, aux évocations édulcorées : le message sonne clair et puissant comme une aube triomphante. Les chemins initiatiques de chacun – de Florie dont la communion avec la forêt (« *... petite et seule, infime créature accueillie dans un monde sans limites, participant et s'abolissant tout ensemble, non plus reflet, ni regard, ni écho, mais ce monde même, dans son immensité* ») aboutit à un pacte ; jusqu'à La Brisée et sa rédemption – trouvent une conclusion définitive : « *La forêt ne veut plus de nous* ».

Le cœur de la forêt restera inviolé.

Un conte, je vous dis...

Il suffirait donc de retrouver une enfance très ancienne ?



© Michel BARATAUD